



HAL
open science

Introduction

Mickaël Popelard

► **To cite this version:**

Mickaël Popelard. Introduction. Revue LISA / LISA e-journal, 2015, Identité et altérité dans le monde anglophone (XVIe- XVIIIe siècles), XIII (3), [14 p.]. 10.4000/lisa.8648 . hal-03709882

HAL Id: hal-03709882

<https://hal.science/hal-03709882v1>

Submitted on 30 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Revue LISA/LISA e-journal

Littératures, Histoire des Idées, Images, Sociétés du
Monde Anglophone – Literature, History of Ideas,
Images and Societies of the English-speaking World

vol. XIII-n°3 | 2015

Identité et altérité dans le monde anglophone (XVIe-
XVIIIe siècles)

Introduction

Introduction

Mickaël Popelard



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lisa/8648>

DOI : 10.4000/lisa.8648

ISSN : 1762-6153

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Ce document vous est offert par Université de Caen Normandie



Référence électronique

Mickaël Popelard, « Introduction », *Revue LISA/LISA e-journal* [En ligne], vol. XIII-n°3 | 2015, mis en ligne le 17 juillet 2015, consulté le 30 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lisa/8648> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lisa.8648>

Ce document a été généré automatiquement le 29 janvier 2021.



Les contenus de la *Revue LISA / LISA e-journal* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Introduction

Introduction

Mickaël Popelard

Le même et l'autre, le proche et le lointain

- 1 Dans son ouvrage récent, *The World Until Yesterday*, Jared Diamond décrit la frayeur qui saisit les habitants des Hautes-Terres de Nouvelle-Guinée lorsqu'ils virent pour la première fois un homme blanc. Sur l'une des photographies qui conserve la trace de ce premier contact datant de 1931, on peut voir un homme d'âge mûr assis par terre. Il a la bouche ouverte comme s'il poussait un cri d'effroi, il lève les yeux au ciel, et son visage exprime un sentiment d'intense terreur. Sans qu'il le sache encore – mais la peur qui se lit sur son visage n'en reflète-t-elle pas le pressentiment ? – le monde tel qu'il le connaissait vient de s'écrouler autour de lui¹. Car en l'espace de quelques années, la Papouasie Nouvelle-Guinée est passée de l'âge de fer à la société capitaliste post-industrielle, avec ses aéroports modernes, ses ordinateurs, ses codes vestimentaires stéréotypés. Comme le souligne Jared Diamond, il n'y eut peut-être pas de société humaine qui changea aussi rapidement et aussi complètement que celle des habitants des Hautes-Terres de Nouvelle Guinée². Certes, les premiers contacts entre les Anglais et les peuples qu'ils « découvrirent » ne donnèrent pas toujours lieu à de telles scènes de terreur. Certaines « rencontres » furent plus sereines. Lorsque Martin Frobisher entra pour la première fois en contact avec un groupe d'Inuit en 1576, les échanges furent d'abord cordiaux, sinon joyeux³. Il y eut des chants, des jeux et même quelques figures de gymnastique sur le pont du navire. Mais ces premiers moments d'entente cordiale ne durèrent que peu de temps : ils cessèrent tout à fait après que cinq marins anglais eurent disparu sans laisser de trace. Ayant acquis la conviction que les Inuit les avaient enlevés et mangés, Frobisher mena plusieurs attaques contre ce peuple considéré comme cruel et inhumain⁴. Pour reprendre le mot heureux de Sophie Lemerrier-Goddard dans son essai sur Frobisher, aux yeux du navigateur anglais, les Inuit sont moins des frères (*brothers*) que des figures d'altérité absolue (*others*) et donc, des ennemis.

- 2 Ce qui frappe dans les premiers récits d'exploration et de découverte, c'est que l'idée qu'on se fait de l'Autre épouse très souvent l'un des deux pôles antithétiques d'une opposition binaire. Lorsqu'il n'est pas un demi-dieu, ou le dernier représentant d'une innocence perdue, par une sorte d'anticipation du mythe rousseauiste du bon sauvage⁵, il incarne au contraire la part la plus sombre de l'humanité. Il lui arrive même de glisser vers la bête ou vers le démon : ainsi, ayant capturé une vieille Inuk, les membres de la deuxième expédition Frobisher la déshabillent pour vérifier qu'elle n'a pas, comme le diable, les pieds fourchus. À l'inverse, et en renversant doublement la perspective, les Papous prirent tout d'abord les explorateurs australiens pour des habitants du ciel, des demi-dieux immortels à forme humaine. Mais ils se ravisèrent assez vite, constatant qu'ils avaient des « besoins » très ordinaires et des habitudes fort « naturelles » :
- 3 À l'époque des premiers contacts, les Néo-Guinéens examinèrent soigneusement les Européens, leur comportement et les déchets qu'ils laissaient dans leurs campements, pour trouver des indices sur ce qu'ils étaient. Deux découvertes firent beaucoup pour les convaincre que les Européens étaient vraiment des êtres humains : leurs fèces récupérées dans les latrines de leurs campements ressemblaient aux leurs et les jeunes filles offertes aux Européens comme partenaires sexuelles rapportaient que ceux-ci étaient pourvus d'organes sexuels et qu'ils pratiquaient l'amour à la manière en général des hommes de Nouvelle-Guinée⁶.
- 4 Si le contact avec autrui conduit à poser la question du statut ontologique des peuples rencontrés, l'interrogation n'est pas exclusivement transitive : elle est aussi réflexive. En Angleterre, cependant, les voyages hauturiers, l'expansion maritime et les premières tentatives de colonisation ne commencent pas avant la seconde moitié du XVI^e siècle⁷. Au regard des expériences espagnoles, portugaises ou françaises, l'Angleterre paraît longtemps comme repliée sur elle-même, fidèle à l'image qu'en donne Shakespeare dans *Richard II*, où « cet autre Éden, cette moitié de paradis » est décrite comme un monde clos, une « pierre précieuse sertie dans une mer d'argent »⁸. Celle-ci la protège d'ailleurs contre l'envie des peuples voisins, à la manière des douves qui entourent un château fort. Et il est vrai qu'il faut attendre la deuxième moitié du XVI^e siècle pour que les Anglais manifestent une réelle curiosité pour les peuples et les territoires éloignés. Certes, John Cabot ou William Hawkins avaient déjà tous deux posé le pied sur le continent américain, l'un à Terre Neuve, l'autre au Brésil⁹, mais c'est la création de la *Muscovy Company* en 1555 qui ouvre la voie à une longue suite de voyages de « découvertes » et d'exploration qui donneront naissance à un Empire sur lequel, selon la formule bien connue, « le soleil ne se couche jamais ».
- 5 Cet élan d'expansion, on l'a dit, n'est pas sans interroger l'identité anglaise elle-même. En rencontrant d'autres peuples, mais surtout en partant à la conquête de nouveaux territoires, les Anglais se penchent sur leur propre histoire et la réécrivent au gré de leurs prétentions coloniales. Pour John Dee, par exemple, la lignée des souverains Tudor descend en ligne directe de Brutus, voire de Noé lui-même. En s'appuyant sur Holinshed, mais aussi sur l'autorité de Saint Jérôme, le mathématicien anglais soutient qu'à l'arrivée de Brutus, l'Angleterre n'était qu'une terre vierge et désolée, peuplée d'habitants frustes et incultes mais intelligents et perfectibles. Les îles britanniques sont donc, en réalité, les îles « brutanniques » : “*these isles of Albion and Ireland should be called Brutannicae and not Britannicae*”¹⁰. Parce qu'il est apparenté à Brutus, Arthur serait le glorieux prédécesseur des souverains Tudors en général et de la reine Elizabeth en

particulier. Ces considérations dynastiques, ou plus exactement ces fables « ethnogéniques », pour utiliser le terme que Julie Corre emprunte à Jean Seznec¹¹, ne sont pas purement spéculatives : elles permettent à John Dee de fonder les prétentions territoriales de la couronne anglaise sur un précédent historique. L'histoire est ici mise au service d'une ambition de conquête et d'un projet impérialiste dans la mesure où la gloire passée du royaume d'Angleterre est censée légitimer ses ambitions présentes et ses conquêtes futures¹². Pour le dire plus simplement, le précédent historique vient fonder le projet impérialiste. Selon Dee, en effet, le roi Arthur ne se contenta pas de conquérir l'Islande, le Groenland, et toutes les îles septentrionales qui s'étendent jusqu'à la Russie : le pôle Nord lui-même tombait sous sa juridiction, de même que les îles situées entre l'Écosse et l'Islande, dans lesquelles Arthur établit des colonies. C'est donc toute une partie du monde que John Dee revendique pour la reine Elizabeth.

- 6 Ainsi, à l'instant où ils se projettent pour la première fois vers des territoires et des peuples inconnus, les Anglais commencent par tourner leurs regards vers eux-mêmes. Si comme le dit Benedict Anderson, une nation est « une communauté politique imaginée » – et imaginée comme « intrinsèquement limitée et souveraine »¹³, alors le mouvement d'expansion maritime participe à sa façon de la construction de l'identité nationale anglaise. Elle nourrit aussi un fort sentiment de fierté patriotique, comme en témoigne l'épître dédicatoire à Walsingham qui ouvre les *Principal Navigations, Voyages, Trafficks and Discoveries of the English Nation* où, dans un même mouvement, Richard Hakluyt confesse son ancien complexe d'infériorité et sa fierté naissante devant l'audace nouvellement conquise par ses compatriotes¹⁴.
- 7 Ce double mouvement, à la fois transitif et réflexif, cet aller-retour entre la curiosité pour l'Autre et le souci de Soi ne cessera de s'amplifier au cours des décennies suivantes. Aux voyages de découverte et d'exploration dont il vient d'être question succédèrent en effet les voyages commerciaux, surtout à partir du XVIII^e siècle. Ils conduisirent les Anglais aux Antilles et aux Caraïbes, en Chine, en Inde et jusqu'en terre australe. À la faveur de contacts toujours plus nombreux avec d'autres cultures, les Anglais confrontèrent leur propre image à des figures multiples de l'altérité. Ce faisant, l'image de l'Autre ne laissera pas de soulever de nombreuses questions, tant philosophiques – ou éthiques – que culturelles : car l'altérité est bien sûr susceptible d'infinies déclinaisons, et l'autre peut revêtir mille visages selon qu'on le considère différent en fonction de sa culture, de son appartenance ethnique, de ses origines géographiques, voire de son identité sociale ou sexuelle. C'est aussi pourquoi cette recherche identitaire ne fut pas cantonnée aux espaces lointains. À l'échelle nationale, elle porta également sur des questions religieuses et politiques et sur l'opposition féminin/masculin. En un mot, l'Autre servit d'instrument de mesure des différences identitaires, sexuelles, culturelles ou sociales.
- 8 On voit combien la réflexion sur l'autre s'appuie souvent sur des couples de notions antithétiques, qu'il s'agisse du proche et du lointain, du semblable et du différent, du noble et de l'ignoble. On pourrait ajouter à cette liste le réel et l'imaginaire. Car l'Autre est moins objet d'observation que source de fantasmes et il possède des contours définitoires fluctuants – même si ceux-ci dessinent *in fine* un « champ sémiotique » dont la forme ultime et le contenu ne sont pas susceptibles d'infinies variations, comme le montre très bien Terry Goldie¹⁵. Dès le XVI^e siècle, et les premiers contacts avec d'autres peuples, puis davantage encore aux XVII^e et XVIII^e siècles, nombreuses furent les représentations qui consignérent le besoin d'établir une frontière – imaginaire ou

non – entre « *them* » et « *us* ». Sans doute la perception de l'altérité est-elle indissociable d'une projection des préoccupations identitaires du Soi et c'est pourquoi on ne peut occulter la question de l'authenticité des représentations de l'Autre, ni celle de l'articulation entre illusion, fiction et réalité. Par-delà la rencontre avec l'Autre, c'est aussi sa « mise en fiction » littéraire ou picturale qui permet aux Anglais d'affiner leur propre définition de l'identité nationale, par le jeu du regard, de la mise en miroir ou de l'opposition. La dialectique du Soi et de l'Autre se déploie à travers un imaginaire de l'altérité et de l'identité, joue avec les préjugés, construit ou recycle des stéréotypes raciaux, sociaux, culturels, invente et codifie les attributs de l'Autre.

- 9 De tout ce qui vient d'être dit, il ressort que les rapports à l'Autre ne doivent pas s'envisager sur le seul mode de la description objective, ni sur celui de la rencontre et de l'échange heureux. Au contraire, l'attitude qui permettrait de penser l'identité comme « relation » – cette identité qu'Édouard Glissant présente comme une façon de « sortir de l'identité racine unique » et d'« entrer dans la vérité de la créolisation du monde »¹⁶ – cette attitude, donc, est bien plus rare que le dénigrement, le rejet et l'aliénation, surtout dans la période qui sert de cadre au présent numéro où, pour reprendre la terminologie de Glissant, les identités sont des identités « racines uniques » et les cultures plus « ataviques » que « composites »¹⁷. Telles sont donc certaines des questions que les études rassemblées dans ce numéro se proposent d'aborder. Les articles qui suivent viseront à montrer comment la figure de l'Autre a pu être modelée, voire modélisée, pour correspondre aux attentes réelles ou fantasmées du Soi dans l'Angleterre des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Il s'agira de comprendre comment la rencontre avec d'autres cultures permit peu à peu aux Anglais de construire, de problématiser et parfois d'interroger leur propre identité autant, sinon davantage, que celle des peuples perçus comme différents. On limitera l'analyse aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, c'est-à-dire à la période qui précède l'apogée de l'Empire. Mais on essaiera de croiser différents domaines et plusieurs disciplines, afin de mieux comprendre comment dans la confrontation avec d'autres peuples, d'autres histoires, d'autres mœurs ou d'autres cultures, c'est toujours la question de sa propre identité qui est posée. De plus, dans la mesure où le fantasme et l'imagination l'emportent souvent sur la description et l'analyse dès lors qu'il s'agit de penser cet Autre qui s'oppose au Soi, la littérature et la peinture ne sont pas ici moins légitimes que l'approche plus strictement historique. On verra que les analyses qui suivent adoptent des partis pris théoriques variés et qu'elles multiplient les points de vue. Pour plus de clarté, on a choisi un double principe d'organisation chronologique et « disciplinaire », de façon à créer un écho entre les études portant sur la littérature et sur les arts visuels proprement dits, et celles dont la perspective est plus « historique ».

Rencontrer l'autre, penser le soi

- 10 C'est au cours de la dernière décennie du XVI^e siècle, comme on l'a dit, que les Anglais commencent à porter un regard nouveau sur l'étranger. Mais l'étranger, c'est d'abord, bien sûr, le voisin européen. À travers l'exemple de Thomas Coryate, qui retrace son voyage à Venise dans ses *Crudities* (1611), Anne Geoffroy montre comment le point de vue sur l'Autre se fait peu à peu plus personnel et plus intime. Parmi les traits singuliers du récit de Coryate figure notamment son attention à la couleur, son intérêt pour les effets chromatiques – du moins lorsqu'il observe Venise et ses monuments, car il en va tout autrement en matière de peinture. En effet, s'il se montre plus sensible et

plus averti que la plupart de ses contemporains, Coryate ne comprend pas toujours la symbolique ou l'efficacité picturale des tableaux qu'il contemple. Mais il faut néanmoins lui reconnaître des qualités d'observation et une volonté de neutralité qui le distinguent de bon nombre de ses contemporains. Ainsi, Coryate parvient à percevoir l'originalité de l'étranger sans céder à la tentation d'une critique trop facile, de sorte qu'« *en dernière analyse, la Venise de Coryate relève à sa façon d'une esthétique bigarrée, telle une mosaïque, ou un alliage inédit de fragments lus, recyclés et d'annotations personnelles, qui éclairent dans le même temps l'altérité de la ville et l'identité du voyageur* »¹⁸.

- 11 Mais cet Autre que l'on rencontre et que l'on découvre, ce n'est pas forcément le voisin continental, ni, *a fortiori*, le sauvage d'Amérique, ce Caliban que Prospéro décrit dans la *Tempête* comme une « créature des ténèbres », tout en la reconnaissant, dans le même mouvement, comme une partie de lui-même. C'est aussi l'Écossais, ainsi que le montre Julie Corre, ce voisin du nord, qui habite la même île et qui est appelé à faire partie du même royaume après l'accession de Jacques I^{er} en 1603. Dans son livre d'emblèmes, Henry Peacham s'efforce de prouver le bien-fondé de l'union et de dépasser les craintes et la méfiance réciproque des deux peuples. Pour ce faire, et pour convaincre que « ce mariage entre inégaux » est dans l'intérêt de chacune des parties, il puise dans l'histoire les arguments propres à construire un sentiment d'appartenance à une identité commune. Sous sa plume, l'histoire et la légende deviennent donc le ciment d'une identité partagée, et le moyen d'exprimer « un nationalisme latent ». Pour Julie Corre, « *il y a bien chez Peacham [...] une quête de traits fédérateurs qui a pour but de rassembler les peuples de l'île autour des valeurs communes que sont l'insularité, l'anti-catholicisme, ou encore certaines qualités morales véhiculées par des figures féminines telles que Boadicée, Minerve ou encore Elizabeth* »¹⁹.
- 12 Sophie Lemerrier-Goddard choisit quant à elle d'étudier les trois voyages de Martin Frobisher (1576-1578) dans une région qui « constitue une zone de contact et un espace de rencontres coloniales ». Elle se propose notamment de monter comment « *sont perçues la différence et l'altérité lors des premiers voyages anglais d'exploration vers le Nouveau Monde* »²⁰. Le récit de sa deuxième expédition, publié en 1577, est le premier livre en anglais à proposer un témoignage oculaire direct de l'Amérique. Or, plus que sur la promesse de formidables richesses ou sur l'existence d'un passage vers le Nord-Ouest, c'est bien sur la découverte des autochtones que le titre attire l'attention du lecteur (« *a description of the people here inhabiting* »). Il est fréquent alors de penser les nations inconnues qui peuplent l'Amérique comme l'incarnation même de l'altérité, et, à sa manière, Frobisher ne déroge pas à la règle. L'enlèvement de cinq marins anglais marque profondément, et de façon irrémédiable, la relation entre les Anglais et les Inuit. Dès lors, les rapports du marin anglais avec les autochtones ne furent plus que stratagèmes et faux-semblants, vraies ruses et demi-mensonges, destinés soit à libérer des prisonniers, soit à en capturer de nouveaux. Sophie Lemerrier-Goddard étudie avec finesse un épisode révélateur, véritable exemple « d'auto-ethnographie », au cours duquel, pour mieux tromper les Anglais, les Inuit mettent en scène leur propre « infériorité », par l'entremise d'un estropié fictif, proie facile qui ne peut qu'attiser la convoitise des Anglais. Bien que la ressemblance l'emporte parfois sur l'altérité, les récits de Best ou de Hall témoignent donc d'une perception complexe et contradictoire des Inuit. L'étrangeté y voisine avec la familiarité, le cannibalisme avec le goût pour la musique. Or, c'est précisément parce que l'Inuk se rapproche dangereusement de l'Anglais, qu'il convient de s'en démarquer à l'aide du critère simple et imparable que

constitue le cannibalisme. Comme chez Montaigne, qui conclut son essai « Des Cannibales » en notant, ironiquement, que les sauvages peuvent bien se montrer lucides sur les travers et les vices des Européens, il n'en reste pas moins qu'ils « *ne portent point de hauts-de-chausse* »²¹, le cannibalisme fantasmé des Inuit devient le signe ultime de la différence, le dernier rempart qui protège encore les Européens de l'assimilation avec un peuple pensé comme barbare. En fin de compte, les Inuit sont à la fois la cause qui excuse en partie le fiasco économique de l'expédition et le moyen de créer, par contraste, une image idéale de la société anglaise, dont les membres, unis dans un même effort, veulent mettre en valeur les richesses qu'ils croient avoir découvertes. Comme Sophie Lemerrier-Goddard l'explique très justement en conclusion : “*Best here changes the perspective of exploration writing : instead of describing his surroundings from the point of origin of the ship, enacting an outward gaze, the writer-explorer proposes a reflexive gaze, using the scene as a mirror. Exploration is now an exercise in self-definition. As an antithesis to Inuit barbarism, epitomized by the lame man served up as prey for their hosts, Best offers a vision of social harmony*”. Observer l'autre pour mieux se parler à soi-même : on retrouve ici ce double mouvement, à la fois transitif et réflexif, qui a déjà été évoqué.

Discours, Représentations, Idéologie : “*Them and Us*”

- 13 Chez Coryate, comme chez Frobisher ou chez Peacham, la religion – ou l'absence de religion – est l'un des principaux prismes à travers lesquels l'Autre se donne à voir. Or, si, à l'époque d'Hakluyt, les premières relations de voyage décrivent les territoires visités à la lumière des textes bibliques, et si leurs auteurs pensent les progrès de la navigation comme la réalisation d'un téléos chrétien, un nouveau discours prend forme vers 1745 sous la plume d'auteurs tels que Osborne, Harris, Astley ou Button. Au XVII^e et dans la première moitié du XVIII^e siècle, c'est la Bible qui sert de texte de référence pour penser la navigation et l'exploration de territoires inconnus. Pourtant, avec Thomas Osborne, dont le livre *A Collection of Voyages and Travels* paraît en 1745, l'accent se déplace vers le commerce. Matthew Binney montre comment Hobbes, Locke et Spinoza favorisèrent un tel déplacement en substituant un nouveau cadre conceptuel à l'ancien récit téléologique. Dès lors, ce n'est plus la Bible mais « l'esprit de commerce » qui crée le lien entre les nations. Si l'on étudie le caractère de tel ou tel peuple, c'est parce que de celui-ci dépend ce qu'il produit, et donc, ce qu'il vend. Négliger de l'étudier, c'est nuire au commerce. Pour Binney, le récit de voyage s'emploie à montrer comment la prospérité née de l'échange commercial inscrit les différentes nations à l'intérieur d'une vaste communauté, heureuse et unie par des intérêts convergents.
- 14 Cette vaste et belle communauté humaine peut néanmoins implorer, et c'est notamment ce qui advient en temps de guerre. Antoine Eche étudie le regard porté par Joseph Addison sur la France dans les quatre lettres du *Guardian* qui paraissent au moment du traité d'Utrecht. Si on les compare aux observations faites quelque temps auparavant par le même auteur sur le même sujet, on constate qu'elles témoignent d'une tout autre idée de la France et des Français. Tandis qu'au plus fort de la guerre, Addison n'avait pas hésité à diaboliser l'ennemi français, il insiste à présent sur les qualités de ce peuple si proche et néanmoins si différent – et notamment sur sa gaieté : “*and upon this, as well as other accounts, though I believe the English are a much wiser nation, the French are undoubtedly much more happy*” (*Guardian*, 101). Selon Antoine Eche, « il

semble bien qu'il faille distinguer un regard belliqueux, servi par un discours de propagande, d'un regard apaisé au discours tempéré, suivant en cela les louvoiements de l'histoire, par le biais de la guerre de succession d'Espagne ». En temps de paix, la description se fait donc plus « objective », ou du moins plus bienveillante. Addison se sent même contraint de reconnaître que les institutions britanniques, bien que supérieures au système français, n'entraînent pas chez les Anglais un mieux-être psychologique. C'est donc une nouvelle fois de la confrontation directe avec l'autre que naissent le mouvement introspectif et l'interrogation sur sa propre identité, laquelle est toujours solidaire d'un cadre idéologique dans laquelle elle s'inscrit.

(Dé)peindre l'Autre (et le Soi) : peinture et littérature

- 15 Les voyages ne donnent pas uniquement lieu à des lettres ou à des récits. Ils nourrissent également une riche production artistique, qu'il s'agisse de peinture ou de littérature. La troisième partie de ce numéro s'intéresse donc aux portraits que les Anglais donnent de l'Autre dans différentes œuvres picturales ou littéraires, en commençant par l'Irlande. Rares sont les voyageurs qui s'aventurent en Irlande après la rébellion de 1641, et quand ils le font, ils ont tendance à décrire ce qu'ils s'attendent à y trouver : des Irlandais frustes, que seule la civilisation anglaise serait capable de dégrossir. Comme le souligne Frank Lestringant, « *le voyage confirme les préjugés bien plus qu'il ne les saps. [...] Le voyageur va chercher au-delà des mers, et au péril de sa vie, la confirmation de ses chimères les plus tenaces* »²². Ce qui vaut pour les voyageurs de la Renaissance, vaut donc aussi pour les Anglais de la seconde moitié du XVII^e siècle. Or Claire Dubois montre comment, peu à peu, la perspective se renverse. L'Irlande apparaît comme « *l'île la plus romantique du monde* »²³, un exemple de sublime. Loin d'être rebutant, le rugueux devient objet de louanges et d'admiration, et l'on passe insensiblement de la réévaluation des paysages à celle des habitants. Chose nouvelle, la barbarie qu'on avait vue chez eux n'est plus à mettre au compte de leur paresse ou de la rudesse de leurs mœurs : elle procède au contraire des inégalités qui minent la société. Ce sont les nobles que l'on blâme désormais pour les conditions de vie déplorables de la population rurale – conditions que certains n'hésitent pas à comparer à un état d'esclavage. Cette nouvelle dichotomie inverse donc les rôles jusque-là dévolus aux colons et aux autochtones, les premiers étant censés incarner la civilisation, les seconds la barbarie. Ainsi, pour Chetwood, c'est l'absentéisme qui explique la situation désastreuse de l'Irlande. La scène théâtrale reflète elle aussi ce changement. Tandis que dans les pièces du XVII^e siècle l'Irlandais est souvent un traître – notamment chez Shadwell, par exemple – on constate un réel adoucissement du personnage au XVIII^e siècle. Sous la plume de Farquhar, l'Irlandais devient une figure comique. Le personnage de Sir Lucius O' Tryer, que Sheridan modifia après qu'on lui eut reproché d'en faire le véhicule d'une attaque mesquine contre l'Irlande, illustre à merveille ce renversement. Claire Dubois souligne un curieux paradoxe au cœur de ce retournement : si la perception change bel et bien, le stéréotype perdure. L'Irlandais reste toujours le Non-Anglais par excellence, et sa représentation continue à être fortement influencée par l'horizon d'attente des Anglais eux-mêmes. Une fois encore, le fantasme l'emporte sur la description « objective ». Mais celle-ci est-elle simplement possible ?
- 16 Katerina Kitsi interroge pour sa part la question de l'altérité à travers la figure de deux mères indignes chez Daniel Defoe. Aussi bien Moll que Roxana – mais de façon

différente, et à des degrés divers – considèrent leurs enfants comme des menaces, et Katerina Kitsi rappelle que, chez Defoe, les enfants ne peuvent être aimés que dans la mesure où ils ne mettent pas en danger le confort et la sécurité matérielle de leur mère. Or, dans l'univers du romancier, tel est rarement le cas. Loin d'être placée sous le signe de l'harmonie et de l'affection, la relation de la mère à l'enfant est au contraire marquée au sceau de la compétition et de l'antagonisme. Cette conception conflictuelle des rapports que les mères entretiennent avec leur progéniture n'est pas sans lien avec les théories qui célèbrent alors l'autonomie et la liberté individuelle, ou avec celles qui, depuis Aristote, attribuent à la mère un rôle purement passif dans le processus de conception. Katerina Kitsi explique que le ventre de la mère est souvent pensé comme un vase où flotte, sans attache, un embryon indépendant et préformé. On ne sera pas surpris, par conséquent, que Defoe mette si souvent en regard la gestation et l'enfermement. Pourtant, au-delà des évidents points communs entre ses deux héroïnes, la figure de Roxana annonce déjà l'émergence d'une nouvelle façon de penser la question de l'altérité : *“Roxana does not only anticipate late 18th century and modern dilemmas concerning maternity, as a number of critics have argued. The text markedly suggests that the absence of a supporting scientific discourse renders the indivisibility of mother and child an unresolved paradox, and signals towards the urgency of the need for an Other mediating space between mothers and children”*²⁴.

- 17 Le dernier article de ce numéro étudie la représentation picturale de l'homme ou de la femme noire. Tandis que, jusqu'alors, la présence des noirs en peinture servait surtout à figurer le désir sexuel débridé ou à signaler l'exotisme du sujet, à partir des années 1768-78, l'homme ou la femme noir(e) deviennent des personnages centraux dans nombre de portraits. Ils sont désormais dignes d'être représentés pour eux-mêmes, et non plus seulement pour ce qu'ils symbolisent. À travers l'étude de quatre tableaux, Élisabeth Martichou se propose d'analyser comment Thomas Gainsborough, Joseph Wright of Derby, Joshua Reynolds et John Singleton Copley posent la question de l'égalité et de la différence entre les noirs et les blancs au XVIII^e siècle. En usant, dans son portrait, d'un jeu subtil d'auto-citations, Gainsborough souligne l'humanité d'Ignatius Sancho. Bien que différent par ses origines – il est né sur un bateau de la traite négrière – et donc par sa couleur de peau, Ignatius Sancho n'en est pas moins doté par le peintre de la plupart des attributs du *“man of feeling”*. Toutefois, certains détails continuent à signaler son altérité (notamment l'absence du regard inspiré, marque distinctive de l'intellectuel chez Gainsborough), de sorte qu'Élisabeth Martichou peut conclure : *“thus subtle indicators of a preserved alterity separate Ignatius Sancho from the English public and his fellow men of feeling”*²⁵. Wright semble plus partagé encore, et comme divisé entre le monde des marchands, favorable à la traite négrière, et celui des adversaires de l'esclavage. Sa toile *“Two Girls with a Black servant”* (ou *“A Conversation of Girls”*) trahit cette incertitude en juxtaposant les symboles d'égalité et les signes d'infériorité ou de soumission – ce que le double titre de l'œuvre laissait déjà supposer. À l'inverse, Reynolds prend plus clairement parti dans son portrait du Tahitien Omai. Il tente notamment de l'« anoblir » par des attributs qui l'europanisent, et effacent, de la sorte, sa différence. Selon É. Martichou, *“the result is a composite image aiming at playing down difference and highlighting similarity”*. Enfin, chez John Singleton Copley – par exemple dans *“The Death of Major Peirson”* (1782-84) ou dans *“Watson and the Shark”* (1778) – l'homme noir fait preuve d'un héroïsme et d'un courage qui en font presque l'égal du blanc. L'adverbe a son importance car Copley réintroduit furtivement des degrés dans le courage et l'héroïsme en opposant, dans sa toile, la

passivité du noir au dynamisme et à l'activité du blanc. Au total, c'est donc en faisant jouer un rôle au noir – celui du “*man of feeling*” ou celui du héros (presque) courageux – que les peintres tentent d'effacer la différence. Élisabeth Martichou insiste à juste titre sur les limites de cette égalité : “*the cultural models of sentiment and noble savagery made otherness acceptable but only to a point. Intellectual and political equality could not be fully acknowledged and were only hinted as a possibility by Gainsborough and Wright. With Copley and Reynolds, heroic status was given to the black man, but as if reluctantly, under stereotypical forms*”.

- 18 Les huit contributions qui forment le présent numéro de la *Revue LISA/LISA e-journal* apportent donc chacun un éclairage singulier et original sur la dialectique de l'Autre et du Soi. Autour d'une identité unique, mais néanmoins mouvante, celle de la nation anglaise entre les XVI^e et XVIII^e siècles, gravitent plusieurs figures d'altérité. L'Autre, ce peut être le Tahitien ou l'Inuk, le Français ou l'Écossais, l'Irlandais ou le Vénitien. Mais la dialectique du même et de l'autre peut également prendre la forme paradoxale et inattendue du couple que forment la mère et l'enfant. Dans tous les cas, cependant, il semble que les identités s'opposent plutôt qu'elles ne se conjuguent. Dans les essais qu'on va lire, il s'agit presque toujours de réduire l'altérité, et non de la dépasser par l'« hybridation » ou la « créolisation » des contraires. Bien souvent, et même s'il permet de penser sa propre identité, l'Autre fait plutôt figure de menace. Il est moins une tentation qu'un danger, pour reprendre les deux pôles antithétiques et néanmoins complémentaires entre lesquels, selon Goldie, balance toujours l'image de l'indigène, selon des modalités qui conjuguent un certain nombre de traits définitoires, parmi lesquels la violence, l'oralité, la sexualité, le mysticisme, ou la non-historicité²⁶. C'est pourquoi il importe de tracer une frontière qui protège le Soi d'une atteinte potentiellement mortelle : c'est ainsi que le cannibalisme supposé des Inuit protège les Anglais contre l'effacement de la frontière qui sépare la barbarie de la civilisation. De même, il importe de distiller des indices subtils pour signifier que le Noir qu'on représente n'est pas tout à fait l'égal du Blanc. Ici, les identités se figent, se raidissent et se calcifient dans un mouvement de défense du Soi face aux attaques réelles ou supposées de l'Autre. Loin de donner naissance à « *des sujets habitant la frange d'une réalité entre-deux* », pour reprendre l'expression d'Homi Bhabha²⁷, l'espace et la période qui forment le cadre et le sujet de ces études donnent plutôt à voir la confrontation du Soi et de l'Autre. Au risque de simplifier à outrance des situations multiples qui ne se laissent pas toujours penser dans les termes binaires d'une opposition frontale, il n'est sans doute pas exagéré de dire que les huit articles qui suivent rappellent que les rapports de l'Autre et du Soi commencent souvent par un moment d'antagonisme – antagonisme qu'il est nécessaire de dépasser pour donner naissance à « *des identités composites* », à cette « *créolisation* » qui selon Glissant, permet « *d'être soi sans se fermer à l'autre* », et « *de s'ouvrir à l'autre sans se perdre soi-même* »²⁸.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON Benedict, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres : Verso, 1983.
- BHABHA Homi K., *The Location of culture*, Londres : Routledge, 1994 [traduction française : *Les lieux de culture. Une théorie postcoloniale*, Paris : Payot, 2007].
- CLUCAS Stephen, John Dee : *Interdisciplinary Studies in English Renaissance Thought*, Dordrecht : Springer, 2006.
- DIAMOND Jared, *The World Until Yesterday. What can we learn from traditional societies ?*, London : Penguin, 2012 [traduction française : *Le Monde jusqu'à hier. Ce que nous apprennent les sociétés traditionnelles*, Paris : Gallimard, 2013].
- FRENCH Peter, John Dee. *The World of an Elizabethan Magus*, Londres : Ark Paperback, 1987.
- GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, Paris : Gallimard, 1996.
- GOLDIE Terry, *Fear and Temptation. The image of the Indigene in Canadian, Australian, and New Zealand Literatures*, Montreal : McGill-Queen's University Press, 1993.
- HAKLUYT Richard, *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques and Discoveries of the English Nation [1598-1600]*, reprt. Londres : J.M. Dent, s.d.
- LAS CASAS Bartholomew, *La Destruction des Indes (1552)*, traduction de Jacques de Miggrode, Paris : Chandeigne, 2013.
- LESTRINGANT Frank, « Préface », in *Voyages et voyageurs à l'époque de la Renaissance*, Paris : Bibliothèque Mazarine.
- MONTAIGNE Michel de, « Des Cannibales », *Essais I*, édition d'Emmanuel Naya, Delphine Reguignay et Alexandre Tarrête, Paris : Gallimard, 2009
- PEPELARD Mickaël, *Francis Bacon : l'Humaniste, le magicien, l'ingénieur*, Paris : PUF, 2010.
- ROWSE Alfred L., *The Expansion of Elizabethan England*, Londres : Cardinal, 1973.
- SEZNEC Jean, *La Survivance des Dieux antiques. Essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance*, Londres : The Warburg Institute, 1999.
- SHAKESPEARE William, *Richard II / La Tragédie du roi Richard II*, édition bilingue présentée et annotée par Margaret Jones-Davies, traduction de Jean-Michel Déprats, Paris : Gallimard, 1998.
- SHERMAN William, John Dee. *The Politics of Reading and Writing in the English Renaissance*, Amherst : The University of Massachusetts Press, 1995.
- WATERS David, *The Art of Navigation in Elizabethan and Early Stuart Times*, New Haven : Yale University Press, 1958.

NOTES

1. Plusieurs dizaines d'années plus tard, l'un des témoins de la scène rapporte qu'il était bel et bien terrifié et que tous crurent que les blancs revenaient du royaume des morts : "That's when the white men came[...] I was so terrified, I couldn't think properly, and I cried uncontrollably. My father pulled me along by the hand and we hid behind some tall kunai grass.

Then he stood up and peeped out at the white men [...] Once they had gone, the people [we New Guineans] sat down and developed stories. They knew nothing of white-skinned men. [...] We thought we were the only living people. We believed that when a person died, his skin changed to white and he went over the boundary to that place – the place of the dead. So when the strangers came we said : Ah, these men do not belong to the earth. Let’s not kill them – they are our own relatives. Those who have died before have turned white and come back”. Cité par Jared Diamond, *The World Until Yesterday. What can we learn from traditional societies ?*, Londres : Penguin, 2012, 58 [traduction française : *Le Monde jusqu’à hier. Ce que nous apprennent les sociétés traditionnelles*, Paris : Gallimard, 2013].

2. Jared Diamond, *op. cit.*, 5 : “*In the last 75 years, the New Guinea Highland population has raced through changes that took thousands of years to unfold in much of the rest of the world”.*

3. Voir la description qu’en donne George Best dans le récit publié par Richard Hakluyt in *The Principal Navigations, Voyages, Traffickes and Discoveries of the English Nation [1598-1600]*, reprint. Londres : J.M. Dent, s.d., 196 : “*Afterwards he had sundry conferences with them, and they came aboard the ship, and brought him salmon and raw flesh and fish, and greedily devoured the same before our mens faces. And to show their agility, they tried many masteries upon the ropes of the ship after our mariners fashion, and appeared to be very strong of their armes and nimble of their bodies. [...] After great curtesie, and many meetings, our mariners, contrary to their captaines direction, began more easily to trust them”.*

4. À leur égard, Best utilise plusieurs fois le lexique de la traîtrise et de ce qu’il appelle leur *subtlety*, c’est-à-dire leur fourberie (voir Best, *op. cit.*, 197 et 207, par exemple). De plus, il estime qu’en préférant se suicider, au lieu de se laisser capturer par l’ennemi, les Inuit signent leur absence d’humanité. Sur ce point voir *infra* l’article de Sophie Lemerancier-Goddard qui cite aussi ce passage.

5. Thèse que l’on trouve par exemple dès le XVI^e siècle sous la plume de Bartolomeo de Las Casas lorsqu’il dépeint les Indiens comme des « agneaux tant doux ». Voir Las Casas, *La Destruction des Indes* (1552), traduction de Jacques de Miggrode, Paris : Chandeigne, 2013.

6. Jared Diamond, *Le Monde jusqu’à hier. Ce que nous apprennent les sociétés traditionnelles*, trad. Jean-François Sené, Paris : Gallimard, 2013, 76. On trouvera la citation à la page 59 de l’édition originale : “*At times of first contact, New Guineans carefully scrutinized Europeans, their behavior, and the debris that they left at their camps, for evidence about what they were. Two discoveries that went a long way towards convincing New Guineans that Europeans really were human were that feces scavenged from their campsites latrines looked like typical human feces (i.e., like the feces of New Guineans) ; and that young New Guinea girls offered to Europeans as sex partners reported that Europeans had sex organs and practised sex much as did New Guinea men”.*

7. Sur cette question voir Mickael Popelard, *Francis Bacon : l’Humaniste, le magicien, l’ingénieur*, Paris : PUF, 2010, en particulier le chapitre « Le savant mécanicien » (59-70) et David Waters, *The Art of Navigation in Elizabethan and Early Stuart Times*, New Haven : Yale University Press, 1958.

8. William Shakespeare, *Richard II* (II, 1, 40-50) : “*This royal throne of kings, this sceptred isle, / This earth of majesty, this seat of Mars, / This other Eden, demi-paradise, / This fortress built by Nature for herself / Against infection and the hand of war, / This happy breed of men, this little world, / This precious stone set in the silver sea, / Which serves it in the office of a wall / Or as a moat defensive to a house, / Against the envy of less happier lands, / This blessed plot,*

this earth, this realm, this England [...] (« Cette île porteuse de sceptres, / Terre de majesté, résidence de Mars, / Cet autre Éden, ce demi-paradis, / Cette forteresse bâtie par la Nature pour elle-même / Contre la contagion et la main de la guerre, / Cette heureuse race d'hommes, ce petit univers, / Cette pierre précieuse sertie dans une mer d'argent, / Qui fait pour elle office de rempart, / Ou de douve défendant la maison, / Contre la jalousie de pays moins heureux ; / Cette parcelle bénie, cette terre, ce royaume, cette Angleterre... », *La Tragédie du roi Richard II*, édition présentée et annotée par Margaret Jones-Davies, traduction de Jean-Michel Déprats, Paris : Gallimard, 1998, 105).

9. Sur Cabot et Hawkins, voir par exemple Alfred L. Rowse, *The Expansion of Elizabethan England*, Londres : Cardinal, 1973, 182-3.

10. John Dee, *Brytanici Imperii Limites* (1576-8). Cité par Peter French, *John Dee. The World of an Elizabethan Magus*, Londres : Ark Paperback, 1987, 192. Voir aussi, sur le même sujet, l'ouvrage de William Sherman, *John Dee. The Politics of Reading and Writing in the English Renaissance*, Amherst : The University of Massachusetts Press, 1995, spécialement le chapitre 7, "The British Discovery and Recovery Enterprise. Dee and England's Maritime Empire", 148-200.

11. Voir *infra* l'article de Julie Corre et le livre de Jean Seznec, *La Survivance des Dieux antiques. Essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance*, Londres : The Warburg Institute, 1999.

12. Sur John Dee, voir notamment les ouvrages déjà cités de Peter French et de William Sherman ainsi que le livre de Stephen Clucas (Dir.), *John Dee : Interdisciplinary Studies in English Renaissance Thought*, Dordrecht : Springer, 2006.

13. Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. Londres : Verso, 1983, 6.

14. Richard Hakluyt, *The Principal Navigations, Trafficks and Discoveries of the English Nation* : "I had heard in speech and read in books other nations miraculously extolled for their discoveries and notable enterprises at sea, but the English of all others for their sluggish security and continual neglect of the like attempts [...] either ignominiously reported or exceedingly condemned." Cité par Alfred L. Rowse, *op. cit.*, 178.

15. Voir la remarquable étude de Terry Goldie sur l'image de l'indigène dans les littératures canadienne, néo-zélandaise et australienne. Selon Goldie, ces contours dessinent en effet un cadre, ou pour reprendre son expression, un « champ sémiotique » dont la représentation de l'autre, hésitant constamment entre la peur et la tentation, est toujours plus ou moins prisonnière. Voir T. Goldie, *Fear and Temptation. The image of the Indigene in Canadian, Australian, and New Zealand Literatures*, Montreal : McGill-Queen's University Press, 1993.

16. Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Paris : Gallimard, 1996, 23-24 : « Il faut absolument traiter cette question si on veut, par un détour, échapper aux oppositions mortelles, sanglantes, qui animent et agitent en ce moment le désordre du monde. ».

17. Pour Glissant, les cultures « ataviques » sont celles dont « la créolisation s'est opérée il y a très longtemps » tandis que les cultures « composites » sont celles « dont la créolisation se fait pratiquement sous nos yeux ». Voir Glissant, *op. cit.*, 22.

18. Voir *infra* l'article d'Anne Geofroy sur Coryate.

19. Voir *infra* l'article de Julie Corre.

20. Voir *infra* l'article de Sophie Lemerrier-Goddard sur Frobisher. Il existe plusieurs récits de ces voyages. En 1578, peu après le troisième voyage, George Best fait paraître son *True Discourse of the late voyages of discoverie [...] under the conduct of Martin Frobisher*. Mais il existe aussi des versions séparées de chacun des trois voyages sous la plume de Christopher Hall (*The First Voyage of Martin Frobisher to the North-West*, 1589) ; Dionese Settle (*A True Reporte of the laste voyage into the West and northern regions, &c...* 1577, by Captain Frobisher, 1577) et Thomas Ellis (*A True Report of the Third and Last Voyage*, 1578).
21. Michel de Montaigne, « Des Cannibales », *Essais I*, édition d'Emmanuel Naya, Delphine Reguig-Naya et Alexandre Tarrête, Paris : Gallimard, 2009, 410.
22. Frank Lestringant, « Préface », in *Voyages et voyageurs à l'époque de la Renaissance*, Paris : Bibliothèque Mazarine, 1997, 19-20.
23. Voir *infra* l'article de Claire Dubois.
24. Voir *infra* l'article de Katerina Kitsi-Mitakou.
25. Voir *infra* l'article d'Élisabeth Martichou.
26. Voir Terry Goldie, *Fear and Temptation*, *op. cit.*
27. Homi K. Bhabha, *Les Lieux de culture. Une théorie postcoloniale*, Paris : Payot, 2007, 47.
28. Édouard Glissant, *op. cit.*, 23.

INDEX

Index géographique : Grande-Bretagne, monde anglophone, Great Britain, English-speaking world

Mots-clés : identité, altérité, voyages d'exploration et de découverte, Frobisher, Peacham Henry, Addison Joseph, Defoe Daniel, récits de voyage, Reynolds Joshua, Gainsborough, Wright of Derby, Singleton Copley

Keywords : identity, alterity, Frobisher Martin, Addison Joseph, Defoe Daniel, travel writing, Gainsborough, Wright of Derby, Thomas Coryate

Index chronologique : XVI^e siècle, XVII^e siècle, XVIII^e siècle, 16th century, 17th century, 18th century

AUTEUR

MICKAËL POPELARD

Mickaël Popelard est maître de conférences à l'Université de Caen-Basse Normandie où il enseigne la littérature et la civilisation anglaise des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Il a publié un livre sur Francis Bacon (*Francis Bacon : l'Humaniste, le magicien, l'ingénieur*, Paris, PUF, 2010) et un autre sur la représentation du savant dans la littérature anglaise de la Renaissance (*La Figure du savant chez Shakespeare et Marlowe. Rêves de puissance et ruine de l'âme*, Paris, PUF, 2010). Ses recherches actuelles le portent vers les premiers récits de voyage et d'exploration du

Nouveau Monde, notamment ceux de Thomas Harriot et de John Davis, ainsi que vers le dialogue entre science et littérature à la Renaissance.